

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 41

Artikel: Geneviève
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181978>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un jour, dit la *Gazette de Paris*, il partait pour Enghien.

Un gros bourgeois monte dans son wagon, s'installe, salue et entame la conversation.

— Ma foi, monsieur, quand on voyage, on est bien aise de savoir avec qui on se trouve. Je suis dans les alcools, j'arrange les cognacs, je tripote les trois-six ; en un mot, je fais de l'esprit.

— Et moi, répond Troyon, je fais la bête.

Geneviève.

V.

Cette nuit-là, l'ange de la vie et l'ange de la mort se partagèrent l'empire de cette maison. Le lendemain matin, on trouva le seigneur dans son lit, mort d'apoplexie.

Personne ne s'expliquait pourquoi Geneviève trépignait comme une folle autour du cercueil de son père, et pourquoi elle ne voulait pas se laisser calmer. Elle, toujours si intelligente et si réfléchie, ne voulait maintenant plus entendre raison.

Le bien seigneurial fut alors acheté par un baron, et les paysans lui payèrent toutes les anciennes redevances, sans dire le moindre mot.

§ 3.

Geneviève se rendit alors chez son frère Melchior, à Ergenningen ; personne ne la suivait que Sultan. Sa sœur Agathe mourut bientôt après la mort du père, et les gens dirent alors que Geneviève devait épouser son beau-frère, mais la chose ne pouvait pas se faire. Brœnner venait toutes les semaines plusieurs fois à Ergenningen. Il devait avoir trouvé quelque part de l'argent, car il était magnifiquement habillé, aussi se comportait-il envers Geneviève et envers tout le monde avec beaucoup d'assurance, même avec une certaine prétention. Il donnait à entendre qu'on l'appellerait bientôt monsieur le docteur ! Geneviève ne savait pas bien ce qu'il en devait être, cependant elle prenait plaisir à tout ce qui le regardait, car elle s'était mise à sa discréction.

Il y avait chez Melchior un domestique nommé Wendel, un garçon laborieux et robuste, qui était en communauté d'amitié et de haine avec Sultan. Il aimait le chien, parce que le chien détestait Brœnner aussi fort que lui, et aussi parce qu'il était en même temps très attaché à Geneviève. Un jour Brœnner se mit à tutoyer Wendel ; celui-ci, qui n'attendait qu'un prétexte pour le détester, voulut dès lors à ce faquin une haine à mort. Cependant, il se laissa envoyer plus de vingt fois chez lui, à la ville, et souvent tard dans la nuit, quand Geneviève lui disait : — Wendel, veux-tu bien avoir la bonté ! Il s'en allait alors, accompagné de Sultan, porter une lettre de Geneviève au *docteur*. Souvent aussi, après une longue journée de charrue, lorsque Wendel était encore plus fatigué que son cheval, Geneviève n'avait qu'à lui dire une bonne parole, et il attelait de nouveau sa bête pour reconduire Brœnner, à travers la nuit et la tempête. Un samedi soir, Geneviève dit à Wendel dans la cour : — Demain, de grand matin, veux-tu avoir la bonté d'aller à Horb chercher Brœnner ?

— Est-ce donc vrai, demanda Wendel, que vous voulez vous fiancer l'un à l'autre ?

— Oui.

— Si vous m'en croyiez, vous ne le feriez pas, il y a assez de braves paysans.

Geneviève répondit : — Tu ne peux donc pas pardonner à Brœnner de t'avoir une fois tutoyé ? Elle voulait insister, mais elle se retint, pour ne pas faire de la peine à Wendel. Cependant, elle se disait intérieurement qu'il était pourtant horrible de voir combien le paysan est bête et tête, et là-dessus elle se félicitait de l'idée d'en être bientôt débarrassée. Malgré son opposition, Wendel, bien avant qu'il fit jour, était déjà sur la route, avec sa voiture, pour aller chercher Brœnner.

Geneviève et Brœnner se fiancèrent donc alors publiquement, ce qui en fit dire aux gens de toutes les couleurs ; on

prétendit même en secret que Brœnner avait donné un breuvage mortel au seigneur, parce qu'il ne voulait pas consentir au mariage de sa fille. C'est ainsi que les gens, avec leurs prétentieuses conjectures, vont presque toujours beaucoup trop loin.

Le premier changement auquel il fallut alors que Geneviève se soumit fut bien triste. Brœnner lui envoya un jour une tailleuse de la ville pour lui faire essayer des habits. Geneviève se fit à elle-même l'effet d'une recrue qui ne peut plus disposer de sa personne, et qui est obligée d'endosser l'uniforme parce qu'elle a eu le sort. Elle se prêta à tout sans dire le mot. Le dimanche suivant, quand il fallut mettre les habits neufs, Geneviève se mit à pleurer dans la chambre, auprès de la tailleuse, en prenant douloureusement congé de ceux qu'elle quittait. Il lui semblait qu'elle disait par-là même adieu à toute la vie qu'elle avait menée jusque-là. Elle regardait avec douleur sa belle robe de droguet ; c'était sa mère qui la lui avait donnée pour sa confirmation ; c'est avec cette robe qu'elle était allée la première fois à la sainte communion, et sa mère lui avait dit qu'un jour ce serait aussi avec cette robe-là qu'elle irait se marier. Le principal désagrément des habits de ville, désagrément qui indique bien déjà toute la vie des riches, c'est qu'on ne peut pas les mettre seul et sans le secours de quelqu'un. Geneviève frissonnait toujours en voyant la couturière tournailler ainsi autour d'elle. Ses cheveux, bien tressés, furent retenus par un peigne, et quand enfin Geneviève put se regarder dans le miroir, elle ne put s'empêcher de rire, et de se faire à elle-même poliment la révérence.

Brœnner fut enchanté quand Geneviève entra timidement dans la chambre ; il prétendit qu'elle était dix fois plus belle. Mais quand Geneviève lui dit que les robes de ville n'étaient pourtant rien du tout, et qu'une seule robe de paysanne valait mieux et coûtait bien plus que six de la ville, comme celle qu'elle avait mise, Brœnner fronça le sourcil, et répondit que c'était là un sot propos de paysan. Geneviève se mordit les lèvres, et ses yeux se remplirent de larmes ; elle sortit pour pleurer.

Geneviève ne quittait presque pas la maison, tant elle se gênait d'être ainsi *masquée*, il lui semblait que chacun devait la regarder. Il n'y avait qu'une seule fille dans le village, laquelle avait été élevée chez la vieille Ursule, qui portait aussi des habits de ville, et l'on ne savait pas au juste d'où elle était.

(A suivre.)

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. Douze ans de finances italiennes, 1860-1872, par M. Hudry-Menos. — II. A travers la Valachie. Scènes de la vie roumaine, par M. Louis Gauthey. (Seconde et dernière partie.) — III. Quelques pages d'histoire contemporaine. — Chrétien-Frédéric de Stockmar, par M. Louis Vulliemin. — IV. Les deux ultramontanismes, par M. Ed. Tallchet. — V. La couronne de Hongrie. Nouvelle posthume et inédite de Mme Bagréeff-Spéranski. — VI. Chronique italienne : — La chronique en villégiature. — M. Thiers et Victor-Emmanuel. — Les paolotti et les francs-maçons. — M. Antonio Scialoia, ministre de l'instruction publique. — M. Settembrini et son histoire littéraire. — M. Terenzio Mamiani, et les études philosophiques. — Un congrès de savants à Rome ! — Un philosophe messinois : M. Cattara Lettieri. — Le drame du Vésuve. Annonces diverses. — VII. Chronique d'Allemagne : — Encore les trois empereurs ! — Czar et czaréwitch. — Opinion générale sur l'entrevue. — L'agiotage et les lanceurs d'affaires. — Budget d'un ouvrier berlinois. — Dr Kajisch, l'humoriste. — Le théâtre. — Bodenstedt. — Victor Hugo et la critique allemande. — Les congrès. — VIII. Chronique politique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DESLISE.